

Chou-Tsun fut déshabillé sur l'ordre du chef des contrebandiers et quelques moments après il se voyait hissé à la hauteur des deux peignes à lames tranchantes.

—Une, deux, trois ! s'écria celui qui présidait à la torture.

Et le malheureux mandarin fut lancé contre les lances de fer. Son sang coula, car il avait été perforé dans le ventre et dans le dos.

Quelques minutes après un repos jugé nécessaire pour prolonger le supplice, Chou-Tsun qui criait à fendre l'âme, fut encore balancé, mais cette fois de façon à ce que ses cuisses fussent déchirées par devant et par derrière.

Les cris du malheureux redoublaient d'intensité.

Et les contrebandiers d'opium, sans pâlir, montaient ou abaissaient la poulie, afin que le *lardement* du supplicié fût opéré sur toutes les parties de son corps.

Peu à peu les cris du mandarin cessèrent. La vie s'échappait et la mort venait rapidement.

—Sois maudit ! fils de chien ! murmura-t-il enfin en rendant l'âme. Je serai vengé.

Il le fut en effet, une semaine après. Le navire contrebandier dont le capitaine s'était fait justicier d'une si épouvantable manière, fut capturé par les barques de la douane chinoise qui, ayant attaché tous les hommes faits prisonniers aux mâts et aux vergues, y mirent le feu et, s'éloignant aussitôt, assistèrent tranquillement à l'incendie de leurs ennemis.

D'abord le feu sortit par toutes les issues du navire, par les sabords et les écoutilles, les mâts s'écroulaient, entraînant dans leur chute les contrebandiers attachés à leur base ou suspendus aux vergues.

Ces nouveaux condamnés à mort tombaient les uns à la mer où les requins en faisaient leur pâture, les autres au milieu des flammes, dans lesquelles ils brûlaient comme du suif dans une marmite. C'était horrible, épouvantable.

Enfin le navire contrebandier sombra et disparut dans les eaux tranquilles et muettes, observatrices de la perte de cette maison flottante.

Chou-Tsun était vengé.

Mais avant de mettre le feu au vaisseau ennemi, les Chinois de la douane du Céleste-Empire avaient eu le soin de transborder dans leurs embarcations toute la cargaison d'opium qu'ils avaient trouvée.

Ils la revendirent à leurs concitoyens avec de très gros bénéfices.

C'est comme cela que se joue la comédie sur la terre où Confucius a laissé son magnanime évangile.

B. R.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 211.—ENIGME

Ma mer n'eut jamais d'eau, mes champs sont infertiles.
Je n'ai point de maisons et j'ai de grandes villes.
Je réduis en un point mille ouvrages divers.
Je ne suis presque rien et je suis l'univers.

No 212.—PROBLÈME

Si 6 hommes ont fait 75 toises de long sur 10 de large et 6 de profondeur en 36 jours, travaillant 10 heures par jour, combien faudra-t-il de jours à 72 hommes travaillant 12 heures par jour, pour faire 645 toises de long sur 20 de large et 8 de profondeur.

No. 213.—DEVINETTE JEU DE MOTS

Nous n'arriverons, ici-bas, à l'acceptation de la xxxxxx, qu'en tempérant la xxxxxxxx de l'esprit par la souplesse du cœur.

SOLUTIONS :

No 208.—Le mot est : Mou-lin.

No 209.—Les mots sont : Brute et Rebut.

No 210

BLANCS.

1 D 2 C D

2 D pr. T, échec et mat.

Et autres variations.

NOIRS.

1 C 5 D

Comme les hommes sont plus capables de distinguer le mérite des femmes à certains égards, de même les femmes jugent plus sainement les hommes lorsque la prévention ne s'en mêle pas.



SON ÉMINENCE LE CARDINAL GIBBONS

Son Éminence le cardinal James Gibbons naquit à Baltimore (Etats-Unis), le 23 juillet 1834. Ses parents, qui étaient Irlandais, le conduisirent en Irlande dès sa plus tendre jeunesse, et c'est en ce pays qu'il reçut sa première éducation. En 1853, il retourna à Baltimore et entra au collège Saint-Charles, où il fit ses études théologiques. Le 30 juin 1864, il fut ordonné prêtre par feu l'archevêque Kendrick, et en 1868 le pape Pie IX le nomma Vicaire Apostolique pour l'Etat de la Caroline du Nord. Il remplit si bien ses fonctions, qu'à la mort de l'évêque McGill, de Richmond, en janvier 1872, il fut élevé à l'épiscopat et devint le successeur du saint évêque qui venait de mourir.

En mai 1879, il fut nommé coadjuteur de l'archevêque Balley, de Baltimore, et lors du décès de ce dernier, le 3 octobre 1879, l'évêque Gibbons monta sur le siège épiscopal du diocèse de Baltimore. En 1883, il fut appelé à Rome pour assister au Concile assemblé afin de prendre en considération la situation de l'Eglise en Amérique, et dont le résultat a été la convocation du troisième Concile Plénier de Baltimore. L'archevêque Gibbons fut nommé délégué apostolique et président de ce Concile.

Dans le consistoire du 7 juin dernier, il fut nommé cardinal, par Sa Sainteté le pape Léon XIII.

L'OUBLIÉ

Le vieux sergent me raconta :

—Depuis six heures du matin, nous nous battrons, et ça chauffait dur ! On avançait, on reculait ! C'est drôle, une bataille ! Au premier coup de canon, on a beau faire, il vous monte un frisson le long de l'échine, et la main se cramponne à la crosse du fusil.

Ce n'est pas qu'on ait peur, non ! je parle pour les vieux lascars à poil qui ont déjà vu le feu. Ces galopins de conscrits, c'est autre chose ! on leur boucherait le bec avec un grain de chènevis... Je dis ! au premier coup de canon, car au dixième, tous ces lapins, jeunes et vieux, redressent les oreilles et reniflent la bonne odeur de la poudre qui embaume les champs.

Pour lors, vers midi, les clairons sonnèrent la charge.

Nous avions devant nous un petit bois, d'où les Pruscos nous canardaient à fusil que veux-tu.

On prend ses jambes à son cou, et en cinq minutes nous jouions de la baïonnette sous les chênes, dans les noisetiers, à travers les ronces qui nous éraflaient la peau.

Cà, c'est le bon moment ! se trouver face à face avec ces oiseaux-là, leur casser les ailes à coups de crosse, les clouer aux arbres comme des chats-huants qu'ils sont. Ah ! mon garçon ! mon garçon !

On est fou ! le sang vous bat aux tempes comme si la caboche allait sauter ; au bout des bras, aux nerfs tendus, le fusil pèse moins qu'un fêtu de paille, il n'existe plus au monde que le coin de paysage où se découpe la silhouette du soldat ennemi qui vous couche en joue. C'est comme un éclair, une vision qui se grave dans votre esprit, et revient plus tard aussi nette qu'au moment de la bataille.

Bon ! voilà que je fais des phrases ! suffit !

A côté de moi se démenait comme un beau diable un camarade à moi, le sergent Painbis, un vieux chevronné. Il sautait comme un cabri dans la broussaille et jouait du flingot en artiste enthousiaste et consciencieux.

Et les Pruscos filaient devant nous !

Painbis et moi nous courions dans un sentier qui côtoyait un ravin profond, encombré de broussailles et de ronces, j'étais en avant.

Tout à coup, j'entends un sifflement, un cri, puis... plus rien.

Je me retourne et je vois le pauvre Painbis rouler dans le ravin.

Je me cramponne à une branche de bouleau, et en un clin d'œil, après avoir écarté les broussailles où il est enfoui, je me trouve à côté de lui.

—Hé bien, vieux ?...

D'un geste, il me montre le sang qui coule à flots d'une blessure reçue en pleine poitrine, son visage est pâle et son regard morne. La fusillade continuait, et la forêt s'emplissait de clameurs.

J'approchai ma gourde de ses lèvres qui saignaient : il sembla renaître un instant.

—Je vais te transporter à l'ambulance, Painbis, tout de suite.

Il me fit signe que non : et ressemblant le peu de forces qui lui restaient, il murmura :

—C'est fini !... fini !... Va ; on se bat... là-bas. Plus tard, tu viendras...

Il inclina la tête, poussa un soupir et mourut.

J'avais oublié de vous dire que ceci se passait en arrière de Wissembourg, dans un coin de montagne.

Moi, je lui serre la main et je retourne au feu. Les Pruscos, un instant repoussés, tombaient sur nous à leur tour, en bandes qui hurlaient et nous enveloppaient de toutes parts.

En une heure, nous avions perdu tout le terrain conquis, et nous battions en retraite sur Haguenau. Vous savez le reste. Frœschwiller, Sedan, n'est-ce pas ?... Il s'était passé tant de choses dans ma cervelle, que pendant longtemps je ne songeai plus au camarade Painbis. Bah ! il devait reposer à côté des autres dans quelque fosse sur la lisière du bois !

Pourtant, l'année dernière, je voulus revoir le champ de bataille où tant des nôtres tombèrent, et surtout ce sentier perdu, ce ravin.

J'arrive dans la forêt, le matin, à l'aube ; ça sentait bon le muguet et le coucou ; les oiseaux bavardaient dans les arbres.

Je ne retrouvais plus le sentier ; les herbes l'avaient envahi. Tiens, voilà bien le gros chêne, sur le bord du ravin ; voilà encore la trace des balles sur l'écorce, de vieilles cicatrices, vieilles, vieilles !

Je me penche au-dessus du ravin ; au fond, c'est un fouillis inextricable des mêmes broussailles ; des mêmes ronces, c'est bien là.

Je descends, et, du bout de mon bâton, j'écarte ce rideau de verdure et de fleurs.

Oh ! mon garçon ! mon garçon ! quel spectacle ! Le pauvre Painbis, le sergent chevronné, repose toujours là, son fusil à côté de lui.

Et ses grands yeux sombres de squelette avaient l'air de me faire des reproches et de me dire :

—Ami ! ami ! que je trouve le temps long !

A. CHOUE.

Bibliographie. — Nous accusons réception du *Manuel de Cantique à Ste. Anne*, par M. Et. Legaré. Ce petit recueil publié par la maison Léger Brousseau, de Québec, est un vrai petit bijou, la musique des cantiques est imprimée avec soin et clarté. Nous recommandons vivement ce coquet recueil à nos lecteurs et remercions l'auteur pour l'envoi d'un exemplaire.